carnet d'bal

Chronique des petites émotions musicales d'une saison ordinaire

Rickie Lee Jones au Théâtre Edouard VIII
8 décembre 2003

On va parler d'émois sessuels.

L'idée même de rock est toujours associée, dans l'esprit des brillants théoriciens et autres critiques diplômés, à une énergie primale à forte connotation sexuelle. Mais quand on a grandi au début des années 70, on arrivait un peu après la bataille. La plupart des groupes glam-rock répétaient des codes et des poses grotesques. Alan Stivell et les autres folkeux se prenaient tellement au sérieux qu'on chantait sans risque leurs chansons en camp scout.

Certes comme d'autres adolescents havrais boutonneux, Philippe Garnier a bien essayé de me convertir au culte de la soul music la plus jouissive. Mais l'honnêteté me pousse à reconnaître que dans son magasin, je finissais par acheter des Pink Floyd ou des Wishbone Ash d'occase, bien loin de l'explosion sexuelle envisagée.

Et mon premier concert des Stones (le premier en France après l'interdiction), sans encore ressembler aux séances de jogging de Mick en collant fluo "Véronique & Davina" des méga-scènes des années 80 à 2000, était néanmoins fort éloigné de ce que je m'étais imaginé en lisant Gotlib.

Non, j'étais tellement straight que mon premier constat des effets érogènes de la musique sur le public d'un concert a été le spectacle (pathétique) de quelques milliers d'étudiantes californiennes suppliant Kenny Loggins de "Please, Celebrate me home" au Community Center de Sacramento fin 78. Bon heureusement, quelques jours plus tard, je voyais mon premier concert du Boss et là j'ai commencé à comprendre.

Non, quand j'y repense, la seule expérience de tension sexuelle associée au rock durant toutes ces années, c'était l'écoute en boucle des guitares croisées de Steve Hunter et Dick Wagner sur le "Rock'n'Roll" en public de Lou Reed. Et d'ailleurs, c'est toujours aujourd'hui un disque de chevet.

Tout ça pour dire que j'étais mal parti dans la vie ...

Et un jour de 1979, une dame m'a juste sussuré à l'oreille :

Is he here ?

Voilà c'est tout, et ça a tout changé.

Alors je pourrais vous faire le plan érudit, parler de la capacité incroyable du défunt Lowell George à découvrir des chanteuses (rappelez vous le premier album à la même époque de Valérie Carter), de la production Waronker-Titelman de ses premières oeuvres (les mêmes que pour les meilleurs Randy Newman), mentionner les musiciens incroyables qui se sont démenés pour bâtir un écrin à la hauteur de sa voix (de Steve Gadd et Willie Weeks à la rythmique, à la guitare de Buzzy Feiten ou aux claviers de Dr John). Je pourrais encore jouer le côté bohème rock Chuck E. Weiss ou Tom Waits, personnifié par son béret (très bohème le béret). Je pourrais même faire pleurer dans les chaumières avec la déchéance de la pauvre petite fille triste, mais non, Rickie Lee Jones, c'est d'abord cette intonation incroyable pour me demander ...

Is he here ?

Ah oui, parce que je ne vous ai pas dit mais même vingt quatre ans après, je continue de penser que c'était à moi et à moi seul qu'elle posait la question.

Alors je fais la chronique avant même d'avoir vu le concert. Ce sera peut être bien, peut-être décevant. Les derniers disques ne sont pas mal, elle a de bons musiciens, chanter sur la scène d'un théâtre classique ne devrait pas la desservir. Mais au fond, je m'en fous un peu, la seule chose qui compte, c'est que lundi soir, à un moment ou à un autre (plutôt au rappel) elle attaquera "Chuck E.'s In Love". Tous les blaireaux applaudiront car après tout c'est son seul "tube", mais moi je sais bien que quand elle demandera ...

Is he here ?

... je serai le seul à pouvoir répondre.

Prochains épisodes

On terminera l'année par le concert d'un groupe français (faut se préparer, la tournée de la Star Ac débute en février)

A conseiller :
Bien sûr, il faut commencer par le premier album éponyme, "Rickie Lee Jones" (Warner, 1979)

On évitera "Pirates" (1981) et "The Magazine" (1984) deux disques qui (comme on dit chez Michelin) méritent un large détour.

Dans une veine plus jazz, on peut encore trouver en cherchant bien le miniLP "Girl at her volcano" (1983) et l'album de standards rock (?) "Pop Pop" (Geffen, 1991)

Le seul album live (à part quelques pirates dispensables) est "Naked Songs : Live & Acoustic" en 1995 (Reprise).

Sa gloire française (même si elle date de plus de 20 ans) fait que ces disques sont assez faciles à trouver.

Lou Reed : "Rock'n'Roll Animal" (1974, RCA)

Wishbone Ash : On garde une tendresse pour "Wishbone Four" (1973) et sa "Ballad of the Beacon" qui a fait l'objet d'une réédition japonaise somptueuse dans la "Wishbone Ash Paper Sleeve Collection" en 2001.

Thierry Rousselin - e-mail : troussel@free.fr